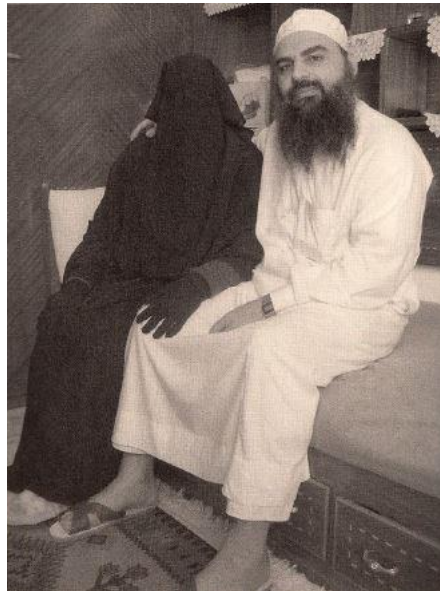


Bruno Nassim Aboudrar<sup>1</sup>

## À propos de *Comment le voile est devenu musulman*<sup>2</sup>

L'idée de ce livre m'est venue quand j'ai vu un jour dans *Le Monde* cette photo<sup>3</sup>, illustrant un article sur l'histoire, tristement banale, de ce monsieur. Il avait été enlevé en Italie par des services secrets à la solde des Américains, renvoyé en Égypte où il avait été torturé, et finalement libéré, il avait retrouvé sa femme. Il s'appelle Abou Omar. Il pose à côté d'une forme noire, obscure, dont j'ai assez vite compris que ce n'était pas la mère des Barbapapa, mais bel et bien sa femme, et qu'il y a tout un horizon d'attente qui fait que quand on voit cette image, on se dit : voici un islamiste. On ne se dit pas voici un simple musulman, mais voici un islamiste, un peu fanatique, et sa femme. Je ne connaissais pas très bien la culture islamique — je la connais un peu mieux depuis — mais quand même suffisamment pour que plusieurs détails de cette image me frappent comme étranges et m'invitent à interroger notre autre horizon de réception de cette image.



<sup>1</sup> Professeur d'esthétique à l'Université Sorbonne nouvelle Paris 3.

<sup>2</sup> B. N. Aboudrar, *Comment le voile est devenu musulman*, Paris, Flammarion, 2014. Nos remerciements à l'auteur d'avoir accepté que soit retranscrit pour les *Carnets* son commentaire oral à la soirée Librairie du 10 avril 2015 à l'IPT de Nîmes.

<sup>3</sup> Parue dans *Le Monde* du 8 juin 2007.

D'abord, tout simplement, le fait que cette femme soit voilée dans un intérieur et avec son mari. Une femme n'a pas à se voiler dans un intérieur avec son mari. Soit elle n'est pas avec son mari et c'est très choquant, soit elle est avec son mari, mais dans ce cas-là elle n'a aucune raison de se voiler.

Ensuite, le fait qu'ils fassent un geste tendre l'un pour l'autre — elle la main sur ses genoux, lui la main derrière ses épaules — qui va tout-à-fait à l'encontre des règles de bienséance communes dans l'islam, où un couple ne montre pas sa tendresse en public, et donc pas devant un photographe, que la femme soit voilée ou pas.

Enfin, se montrer comme ça en couple n'a rien de particulièrement islamique, parce que pour l'islam ce qui fait famille ce n'est pas le couple mais la descendance, et au-delà de la descendance, la tribu. La preuve en est que c'est une religion qui admet la polygamie. Ici, ce qui est clairement montré c'est une union monogame.

Et surtout, ce qui m'a étonné dans cette image, c'est que ce soit une image, or l'islam normalement ne fait pas d'images. L'islam est une religion qui refuse les images, c'est une religion qu'on appelle aniconique — on pourra discuter si c'est un aniconisme de source hébraïque ou autonome — et qui, jusqu'à une date récente, ne les détruisait pas non plus. Et donc une image de l'islam est en soi un paradoxe.

Comme je suis historien de l'art de formation, j'ai très vite compris que cette image était en fait une figure du couple chrétien. Dans le christianisme, jusqu'au Moyen-Âge le mariage ne faisait pas partie des sacrements au même titre que le baptême ou l'extrême onction. Il n'est devenu un sacrement qu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle, et à partir de là, c'est bel et bien le couple monogame, le mariage librement consenti qui forme le noyau de la cellule conjugale plus que la descendance. Donc ce n'est pas la même structure. Du coup, il y a une iconographie matrimoniale, où en effet la femme et l'homme montrent leur couple, regardent le peintre — en fait regardent l'avenir — et sont réjouis à juste raison de tous les bienfaits que Dieu leur donne, de la descendance qu'ils vont avoir, de leur confort matériel etc. Au fond, cette image-là, qui a été construite pour donner une image assez agressive de l'islam, ne s'adresse qu'à nous. Et pour la comprendre, pour y réagir, il faut avoir des horizons d'attente qui sont fondamentalement occidentaux et pas du tout musulmans.

J'avais aussi une autre intuition : le voile se voit. S'il fait problème dans nos sociétés occidentales, ce n'est pas parce qu'il cache, c'est parce qu'il montre qu'il cache, c'est parce qu'il cache en montrant, dans une

société qui revendique l'image et la transparence. C'est très paradoxal parce que ce sont les femmes qui assument cette fonction de montrer qu'elles sont cachées, de montrer qu'elles se cachent, et du coup de se montrer au nom de la religion, alors qu'elles sont censées ne pas faire d'images et être cachées. Or elles ne sont pas cachées, on les voit. Je m'en étais rendu compte comme professeur d'université. Dans ma faculté, Paris 3, au département d'arabe vient un groupe de jeunes femmes qui sont plus ou moins hermétiquement voilées. Et un jour, en entrant à la fac je me suis dit : mais en fait, on les voit, on ne voit même qu'elles. C'est quand même un grand paradoxe d'exhiber qu'on se cache.

Le voile, s'il est devenu musulman, est avant tout chrétien. La preuve, cette image où j'ai mis sur la même diapositive une burqa, un niqab, un tchador, et au centre des femmes voilées dont on peut se demander qui elles sont : ce sont des carmélites. Il y a bien une origine chrétienne du voile. En fait, quand on creuse un peu, on se rend compte que non seulement il y a une origine chrétienne du voile, mais que le christianisme est le seul des monothéismes pour lequel le voile soit une question centrale et, j'y insiste, une question religieuse. Le fondateur du christianisme, Saint Paul, dans un passage du texte le plus fondateur — la première épître aux Corinthiens — où il est question de la présence au culte — on est donc vraiment au centre de la religiosité, au centre d'une construction religieuse — écrit : si les femmes veulent prier, il faut qu'elles le fassent voilées, parce que le voile est le signe de leur soumission à l'homme, et étant soumises à l'homme c'est le signe de leur soumission à un ordre hiérarchique, voulu par Dieu qui a créé d'abord le Fils — Jésus — ensuite l'homme, puis la femme issue de l'homme, dans cet ordre. Cet ordre, pour n'être qu'un ordre chronologique, est interprété par Saint Paul comme un ordre hiérarchique. Ce texte est assez complexe, les théologiens s'y sont beaucoup penchés parce qu'il admet les femmes au culte, et il leur donne une fonction — que Saint Paul par ailleurs peut renier. C'est une nouveauté, parce que les femmes dans les années 50 étaient tout juste tolérées à la synagogue, elles n'y avaient aucune fonction. Elles n'en étaient pas chassées, mais qu'elles y fussent ou pas revenait exactement au même. Or ici elles sont là, il est prévu qu'elles prient, mais elles ne peuvent le faire que voilées.

Ce qui m'importe, c'est que le voile soit un signe, de l'ordre du symbolique. Quand l'Église chrétienne s'organise, s'invente, surtout au cours des deuxième et troisième siècles, ce sont les Pères de l'Église qui

ont cette tâche d'instaurer le christianisme. Et tant dans la patristique grecque que dans la patristique latine, le voile est évoqué comme une question centrale, il devient symbolique. Chez Clément d'Alexandrie, il s'agit d'éviter la séduction, c'est relativement pragmatique. Tertullien revient au symbole et dit : « C'est la nuque en effet qui doit être soumise, elle à cause de qui la femme doit avoir sur la tête un signe de sujétion. Le voile est son joug. » On ne peut pas être plus clair sur le fait qu'il s'agit d'un symbole, et d'un symbole de sujétion. Sujétion à l'homme avant d'être sujétion à Dieu, car c'est l'homme qui lui, est sujet, est assujéti à Dieu. Et la femme n'est qu'assujétiée à l'homme, elle est assujétiée à Dieu en seconde instance. Donc le voile est une vraie question chrétienne.

D'autre part Tertullien, dans une phrase de son discours, enjoint aux femmes de se voiler et donne en exemple ces païennes d'Arabie, qui vont si hermétiquement voilées qu'elles ne se guident que d'un seul œil. Et il se trouve que l'archéologie a donné ce genre d'images tout à fait étonnantes, dans des régions qui sont devenues musulmanes depuis : en Syrie, les figures du temple de Bêl à Palmyre, qui date de six siècles avant l'hégire.

Le Coran, pour en venir à lui, globalement ne s'intéresse pas du tout au voile. Il n'en parle qu'une seule fois au sens d'un voile vestimentaire. Le mot hijab ne veut pas toujours dire voile mais cache, tenture, écran, c'est quelque chose qui cache. Il est employé trois fois, mais deux fois dans le sens du voile d'une portière, de quelque chose qui sépare. Il n'est proposé aux femmes qu'une seule fois, dans ce verset au prophète : « Demande à tes épouses, à tes filles et aux femmes des croyants, de rabattre sur elles leur voile, c'est le meilleur moyen qu'elles ont de se faire connaître et de ne pas être importunées ». Il suffit de lire pour entendre qu'ici, le voile n'est pas symbolique. C'est un moyen. À aucun moment il n'est écrit : c'est le signe de leur sujétion, elles le doivent à la pudeur, ou Dieu l'a voulu... c'est juste un moyen.

On connaît les circonstances de la dictée de ce verset. Ça se passe à Médine, le prophète et les premiers convertis avaient affaire à une bande de mauvais croyants qu'on appelait les hypocrites, qui saisissaient toutes les occasions pour remettre en cause l'autorité du prophète. Parmi les vilénies qu'ils lui faisaient ou qu'ils faisaient à ses proches, l'une d'elles consistait à molester les femmes qui se levaient la nuit pour sortir de chez elles, et à dire le lendemain : on n'a pas compris que c'était des musulmanes, on pensait que c'était des esclaves, on a voulu s'amuser, mais

on ne les a pas reconnues, on ne pouvait pas deviner, il faisait noir, il faisait nuit. Le grand ami du prophète, Omar, dont on sait qu'il avait une personnalité plus sévère que le prophète lui-même, que les femmes craignaient, insiste pour qu'elles aient un signe qui permette de les reconnaître, un signe qui les protège, et là — miracle — le verset tombe, c'est un conseil de se voiler. Ça n'est qu'un conseil, c'est le meilleur moyen. Il ne s'agit pas d'un symbole.

Ensuite il n'est plus jamais question du voile dans le Coran, ni non plus dans l'autre grand corpus religieux que sont les hadiths, les traditions de l'islam, où les mots pour désigner le voile ne sont quasiment jamais employés, et quand ça l'est c'est toujours pour le voile masculin : le fait d'avoir une djellaba, quelque chose sur soi.

Ce qui se met en place en revanche dans la culture islamique, non pour des raisons religieuses mais pour des raisons culturelles — même si évidemment, surtout dans l'islam, quand une culture peut s'appuyer sur une religion elle le fait de la façon la plus étroite possible — ce qui se fait n'est pas particulièrement drôle pour les femmes, il s'agit de leur enfermement. À partir du XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle, date très tardive par rapport à l'hégire, quand leur mari a les moyens de les enfermer, il les enferme. Une société va naître autour de l'enfermement des femmes, dans laquelle le voile qui n'a aucune fonction religieuse va par contre avoir constamment une fonction pratique assez pénible, celle d'être une vêtue cellulaire. Il sert à sortir sans être vue, à continuer l'enfermement quand il faut absolument sortir, pour aller au hammam, chez le médecin... La femme sort alors entourée de ses propres murs et c'est le voile. C'est une fonction horrible, mais ni symbolique ni religieuse.

Pendant des siècles, les choses s'installent comme ça : quand elles sont paysannes, pauvres, esclaves, quand elles doivent travailler la terre, les femmes musulmanes ne sont pas voilées. Les riches, les moins pauvres, celles dont le mari peut se permettre de les enfermer, sont hermétiquement voilées quand elles doivent sortir, elles sont surtout enfermées.

Et, mis à part avec l'empire ottoman, pendant des siècles il y a très peu de contacts entre les sociétés occidentales et les sociétés orientales. Incroyablement peu de contacts, à vrai dire, on a oublié à quel point. Je ne parle pas d'Istanbul — il y a des contacts assez constants avec le Divan. Contacts d'ailleurs plutôt heureux, amusants. Les rares occidentales qui vont là-bas se voilent et ça les amuse plutôt qu'autre chose. Cela se passe au XVII<sup>e</sup> siècle.

Les contacts reprennent, d'abord en Égypte quand les Anglais menacent de s'y installer et qu'ils en sont empêchés jusqu'à un certain point par les armées du Premier Consul Bonaparte. Mais surtout à partir de 1830, quand commence l'épopée coloniale de la France, en commençant par l'Algérie. Et là, une grande féministe des années 1900, Hubertine Auclair, écrit du maréchal Bugeaud — le grand colonisateur de l'Algérie — qu'il a dit : « les arabes nous échappent parce qu'ils dissimulent leurs femmes à nos regards. » Effectivement, quand les Français arrivent en Algérie — Français qui, pendant une grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, sont essentiellement des hommes, et des hommes jeunes — ils se battent avec les arabes, mais ils sont très décontenancés de ne pas voir de femmes, et quand ils en voient, du fait qu'ils ne les voient pas.

À partir de là, naît autour du voile et du dévoilement toute une fantasmagorie — bien connue, il suffit de la regarder — qui est une position absolument coloniale, qui va du coup rendre les arabes, à leur manière, conscients de cette particularité qu'est le voile. C'est en cela que ça m'intéresse. Ça passe par des textes, mais ça passe aussi par l'image. On s'y prend par tous les moyens. D'abord en ridiculisant le voile. Là, ce sont des images du début du XX<sup>e</sup> siècle, qui correspondent à toute une littérature d'expressions désagréables, parlant pour désigner les femmes voilées de ces « fantômes », ces « sacs », ces « paquets », ces « gros paquets blancs » qu'on voit déambuler furtivement à la nuit. On oublie trop souvent qu'au Maghreb, elles sont voilées de blanc et pas de noir. Sur ces photos, ces cartes postales qui vont avec — « Femmes marocaines » —, trois grosses Bibendum, dirait-on, des sortes de ballons gonflés, elles sont amusantes, elles sont bouffonnes. Et celle-là qui montre délicatement son pied, devant une porte, avec un regard aguicheur, comme si elle tapinait devant chez elle, toute voilée : on voit bien la manière de ridiculiser le voile. Ou bien de l'esthétiser excessivement, d'en faire un souvenir orientaliste, un raffinement dans les blancs.

Une autre manière, peut-être plus intéressante mais tout aussi étonnante, incompréhensive, d'aborder le voile des femmes colonisées, c'est d'y retrouver le voile antique. Le ton est admiratif, mais il va avec des théories qui circulent dans les milieux coloniaux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui consistent à s'émerveiller de ce que l'antiquité latine, l'*Africa* des Romains, soit magnifiquement conservée dans le Maghreb, sous ce qui est perçu à l'époque comme une couche absolument friable et pourrie d'islam qu'il *suffira* de déblayer : car cette religion est exténuée, elle n'intéresse plus du

tout les musulmans, ils n'y tiennent plus que par les habitudes. Et quand la vigueur du sang français, du sang chrétien, de la pensée chrétienne se sera débarrassée de ces vieilleries, alors on retrouvera l'Antiquité telle qu'en elle-même. Des milieux cultivés, qui ont été nourris de latin et de grec, retrouvent avec une très grande joie les thermes dans le hammam, la *domus* dans la maison arabe, et se sentent chez eux, particulièrement en Tunisie, où les restes sont particulièrement beaux. Ils citent Tertullien à tout bout de champ — il était de Carthage — ils reviennent à Carthage, il suffira de se débarrasser de l'islam. Au même titre qu'ils voient dans le hammam les thermes antiques, dans le voile ils voient le voile antique qui s'est miraculeusement maintenu.

Un témoin de ça, qui n'est pas étranger à la culture psychanalytique puisqu'il s'agit du maître de Lacan Gaëtan de Clérambault, demande à partir faire la guerre en 1914. Blessé, il va en convalescence dans la région de Fès avec un appareil photo, prend des milliers de clichés de femmes, et aussi d'hommes voilés — car il y a aussi des hommes voilés. Après la guerre, il fera aux Beaux-Arts en y présentant ces photos, un enseignement de drapés artistiques dans lequel de toute évidence, il compare le drapé du haïk marocain classique au drapé antique. Clérambault ne donne pas ses positions sur ce débat qui agite plutôt des littéraires, sur la rémanence de l'antiquité classique sous la couche friable d'islam. Toutes les photos de Clérambault montrent au contraire un immense respect pour les mille manières qu'ont les femmes de nouer leur haïk. Mais il n'empêche que ces milieux y voient autre chose que ce que c'est.

Le troisième et le plus important jeu autour du voile consiste à trouver insupportable que les musulmanes soient voilées et à les dévoiler, d'abord fantasmatiquement, par la peinture, et ensuite réellement, par la photographie.

Pour regarder une peinture comme celle-ci, il faut revenir aux conditions qui sont celles de la façon, mais aussi de l'exposition de ce qu'on appelle la peinture orientaliste dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, particulièrement en France. Le voyage dans les pays musulmans tend à remplacer l'ancien grand tour qui est devenu trop proche et moins intéressant — aller en Italie, on s'en lasse. On a envie d'aller là où il y a le plus de lumière, ce qui va aussi avec la volonté constante de l'art européen du XIX<sup>e</sup> siècle de récupérer la lumière, avec l'impression que l'art précédent serait sombre, obscur — les vernis ont tendance à tourner, au XIX<sup>e</sup> siècle la

peinture ancienne est effectivement plus sombre qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il y a un désir de soleil, les routes sont devenues relativement sûres grâce à la colonie, et donc les artistes partent. Quand ils reviennent ils sont devenus des artistes voyageurs. Ils rentrent en Europe avec l'aura de leur voyage, et ce qu'ils montrent, ils sont censés l'avoir vu. Bien sûr, même au XIX<sup>e</sup> siècle, quand on regarde un tableau comme celui-ci<sup>4</sup>, si on y réfléchit, on sait bien que l'artiste n'a pas été dans des hammams le jour des femmes, parce qu'il se serait fait tuer à l'instant même. Mais on va voir une exposition de ce grand artiste qui revient en l'occurrence de Syrie. Brousse, aujourd'hui Bursa, est située entre la Syrie et l'Empire Ottoman, le hammam est vraiment le hammam, c'est archéologiquement juste. Du coup, il n'y a aucune raison de penser que ces femmes-là ne sont pas des femmes qui ont échappé à notre vue parce qu'elles étaient voilées. Il y a un côté : on les voit enfin ; alors que c'est un fantasme.

L'autre grand fantasme, c'est l'achat d'esclaves, qui permet une mise en scène, une mise en abîme même, du dispositif de regard sur la femme, particulièrement déplaisant puisque non seulement on regarde mais on tripote. C'est une peinture avilissante pour les femmes. C'est extrêmement bien fait, c'est très joli, et toujours sur le voile : cette femme est toute nue, mais le marchand derrière elle vient de lui ôter le voile qu'il tient encore à son bras, et le cheptel derrière, la marchandise, y compris des petites filles, attendent encore, hermétiquement voilées de leur haïk blanc, qu'on veuille bien les déshabiller<sup>5</sup>.

Tout un fantasme s'organise donc autour du voile. Et je le répète, c'est un fantasme : il n'y a pas de marché aux esclaves de ce genre au Caire dans les années 1880. Il y en a eu vingt ans avant encore en Louisiane, État sudiste esclavagiste des États-Unis, mais pas au Caire. Pour d'innombrables raisons. Il y a un esclavage résiduel, mais ça ne se passe pas comme ça, pas en pleine rue, et encore moins à Istanbul, à Constantinople comme on dit à l'époque, où l'on peut reconnaître une rue du Grand bazar, il n'a pas changé. C'est une scène qui nous est montrée comme si on se promenait dans les rues du Grand bazar et de temps en temps, quand on a de la chance, on tombe sur une vente d'esclaves où on déshabille la femme et on la dévoile.

Passé encore quand il s'agit de peinture, parce qu'il s'agit d'un fantasme et le fantasme est libre, heureusement. Les conditions de visibilité

---

<sup>4</sup> Jean-Léon Gérôme, *La Grande Piscine de Brousse*, 1872.

<sup>5</sup> Jean-Léon Gérôme, *Vente d'esclaves au Caire*, 1871.



sont aussi celles d'un monde qui connaît les maisons closes, et donc n'importe quel homme qui regarde ces peintures sait donc exactement à quoi s'en tenir sur ce geste. Celui dont il a pu bénéficier l'après-midi-même, ou dont il bénéficiera le soir même en sortant de l'exposition, dans n'importe quel bordel de n'importe quelle ville de France et de Navarre où il pourra, comme dans ces photos de Brassai, faire se déshabiller des femmes devant lui. C'est aussi une manière de considérer ces femmes voilées comme des prostituées possible, c'est cet horizon de regard qui est convoqué.

Les choses deviennent plus discutables encore quand on passe du fantasme où le sujet reste fantasmatique, c'est-à-dire sous l'angle de la peinture, au fantasme qui suppose pour sa constitution des sujets réels et vivants, en l'occurrence des jeunes filles, et parfois de très jeunes filles. Là-dessus, je propose de faire encore une distinction entre, d'une part, des photos qui appartiennent au registre de la photo pornographique — pour l'époque —, cantonnée au monde des maisons closes, faites et vendues dans des maisons closes — la femme qui pose est certes très jeune, mais c'est une prostituée — et d'autre part avec ce qui se fait en photographie pornographique à la même époque en Europe. On a énormément de clichés où les femmes sont dans des tenues amusantes, affriolantes : des bonnes sœurs en cornette, des Bretonnes en coiffe bigoudène, des Alsaciennes en coiffe alsacienne, parfois toutes nues, parfois avec un homme qui s'occupe d'elles. Enfin, il y a des photos très pornos qui mettent en scène des sujets parfois très jeunes, la société est ainsi faite dans les années 1900 qu'il y a à la fois une clientèle et des gens pour poser. Or ces photos appartiennent à ce registre, et elles n'ont pas été connues des Arabes — sauf évidemment la jeune femme qui a posé —, elles touchent très peu de gens.

Les choses me paraissent beaucoup plus gênantes quand on passe de la photographie à la carte postale. Les passages sont très rapides parce que souvent, les cartes postales ne sont que des photos du registre underground, un peu rhabillées, un peu retouchées. C'est beaucoup plus gênant parce que ce sont des photos qui ne relèvent pas de la pornographie et pas non plus de l'underground, et qui sont vendues sur les présentoirs de carte postale, sur les lieux même où elles sont faites, donc au Maghreb, avec des commentaires du genre : « Type d'Orient » ou « Bédouine ». Toute une marchandisation joue sur le fait que ces femmes-là, prises dans leur intérieur, sont celles qu'on voit voilées. C'est comme si l'on vendait à Nîmes, en cartes postales dans des bureaux de tabac, des photos

d'adolescentes nîmoises torse nu, avec le commentaire « Jolie nîmoise » ou « Type camarguais ». Ce n'est pas exactement la même chose que quand ça reste dans un registre secret. C'est extrêmement déplaisant. On peut comprendre qu'éprouvant cela, les Arabes colonisés aient eux-mêmes fait une fixation sur cette question de voile.

Par ailleurs il se passe deux choses. D'une part une affaire assez peu connue parce que les Français n'aiment pas beaucoup s'en vanter. Il se trouve que d'un point de vue juridique, le droit de l'indigénat tel qu'il est définitivement mis en place pour l'Algérie à partir de 1860 — droit français bien entendu — reconnaît pour les musulmans le statut musulman de la personne. Ce qui veut dire que ce sont les juges français et l'État français qui garantissent le prétendu droit coutumier pour les musulmans. Si par exemple une musulmane n'a pas envie d'être mariée à treize ans, ou n'a pas envie d'être dévoilée, elle peut éventuellement saisir la justice locale, le *cadi*, qui peut parfois lui donner raison, mais le juge au-dessus, qui est un juge français, va casser la décision au nom du respect du droit musulman. Le droit de la République garantit un droit différentiel qui oblige les femmes à se voiler, et à subir la condition féminine qui, dans l'Algérie du XIX<sup>e</sup> siècle, s'était énormément dégradée par rapport à la condition coranique. Beaucoup de gens s'en plaignent d'ailleurs, dont la féministe dont je parlais tout à l'heure, Hubertine Auclair, qui écrit un livre pour dire à quel point elle trouve cela scandaleux. Des féministes demandent régulièrement à l'État français de revenir sur cette décision, mais l'État français n'y reviendra que très tard, peu avant la guerre d'Algérie.

À ce moment-là, à partir de 1954, le voile a fini par être perçu comme dangereux dans le contexte des conflits entre la France et l'Algérie. Ainsi, dans *La bataille d'Alger*, film de Gillo Pontecorvo (1966), tellement proche de la réalité qu'il a été interdit à sa sortie pendant une dizaine d'années : on voit dans la casbah des musulmanes voilées qui n'inquiètent pas beaucoup les soldats français, jusqu'à ce qu'elles se retournent et qu'ils voient que ce sont de jeunes hommes armés. Le voile n'est plus seulement ridicule, horripilant, on n'a plus seulement envie de le retirer aux femmes pour voir comment elles sont dessous, il devient dangereux. À ce moment-là il va y avoir une action elle-même assez violente à l'endroit des musulmanes, qui consiste à les obliger à avoir une carte d'identité et à y figurer photographiées sans voile. L'on connaît ces photos très touchantes du jeune Marc Garanger — il avait vingt-cinq ans en 1960. Il raconte

comme il était insupportable pour un jeune homme de photographier ces femmes qui, pour des problèmes de police française, devaient se dévoiler, souvent pour la première fois, devant un jeune homme et qui, selon son expression, le fusillaient du regard.

Pendant ce temps, pendant ce XX<sup>e</sup> siècle, il y a des campagnes de dévoilement d'origine musulmane. Évidemment pas en Algérie, puisqu'en Algérie le voile est protégé par l'État français. Mais dans les pays peu ou pas colonisés, des mouvements autochtones réclament le dévoilement. Ces mouvements relèvent d'un vaste mouvement intellectuel arabe, la Nahda — la Renaissance — dont l'idée est qu'en s'inspirant de ce que l'Occident a de mieux on pourrait transformer le monde arabe et le moderniser. C'est une grande idée qui a globalement échoué mais qui revient à intervalles réguliers. La sculpture *Le réveil de l'Égypte*, qui était d'abord en face de la gare centrale du Caire, représente l'Égypte éternelle — le sphinx — réveillée par une femme qui se dévoile elle-même<sup>6</sup>. La sculpture est pompier, mais le symbole est très joli : c'est une femme qui en se libérant va libérer le très vieux pays, resté totalement sclérosé sous la domination ottomane, puis anglaise. Et ça passe par un dévoilement.

En 1925, sous l'autorité de Moustapha Kemal Ata Turc, les Jeunes Turcs dévoilent les femmes et promulguent une constitution copiée mot à mot sur la constitution de la Suisse, et un statut des femmes assez en avance sur le statut de la personne dans la plupart des pays occidentaux ; notamment en France, puisque les femmes turques ont le droit de vote alors que les femmes françaises devront attendre la Libération. Elles sont dévoilées, dévoilements obligatoires mais qui s'accompagnent d'un accès au travail, aux études, au salaire, au droit de vote, d'une autonomie financière etc. Bref, d'acquis sociaux considérables qui font que les plus jeunes d'entre elles, en tout cas, acceptent ce dévoilement.

L'histoire n'est pas la même en Iran, où les dévoilements se font de force aussi, après un séjour du Shah d'Iran à Istanbul où il avait vu les femmes dévoilées. Il décide de dévoiler les Iraniennes, et il le fait avec brutalité : elles sont battues, et leur frère, mari, etc. sont mis en prison si elles ne sont pas dévoilées. Si brutalement que les anglais qui dominent toujours plus ou moins l'Iran à l'époque sont obligés d'exiger que les musulmanes indiennes qui vont en pèlerinage à Qom, ne soient pas

---

<sup>6</sup> Mahmoud Mokhtar, *Nahdat Misr*, 1928.

embêtées quand elles passent voilées. Elles ont un sauf-conduit donné par les Anglais pour pouvoir traverser l'Iran voilées.

Au Maroc, qui n'est pas une colonie mais un protectorat, le dévoilement se fait en pleine lutte pour l'Indépendance. Le sultan — le futur Mohammed V — souhaite mettre fin au protectorat, la France est assez rétive, et l'un des moyens qu'il trouve pour montrer au monde que le Maroc est arrivé à un point d'internationalisation suffisant pour se passer de la tutelle française, c'est de faire poser sa propre fille, Lalla Aïcha, relativement dévoilée, lors d'un discours demeuré assez célèbre. Très vite après l'Indépendance, son dévoilement devient pour l'Occident une sorte d'image de la femme moderne. Sur une image parue dans le *Time* on voit Lalla Aïcha, sans son voile, sortir symboliquement de l'enfermement, de cette porte en arc outrepassé typiquement marocaine, et elle va vers l'avant. Derrière elle, la Marocaine traditionnelle hésite encore à passer le pas, c'est le cas de le dire, car elle est voilée. Ce que ne sait manifestement pas le dessinateur du *Time*, c'est que la femme qui est derrière a des habits tout à fait modernes : elle porte une djellaba qui est un habit masculin. Elle est habillée comme se sont mises à s'habiller les femmes, voilées mais tout à fait libérales, qui ne s'habillent pas du tout comme leurs propres mères qui portaient des haïks. La tenue de la femme voilée est l'équivalent du tailleur-pantalon, la femme n'est pas du tout archaïque ni traditionaliste. La djellaba est un vêtement de coupe masculine qui a été adopté par les femmes à partir du début des années cinquante.

En Tunisie, Bourguiba va se mettre en scène à la télévision, dévoilant des femmes.

Le voile a fait l'objet de conflits à partir du moment où il y a eu rencontre de regards. Jusque-là il n'y avait pas le moindre conflit autour du voile : les gens ne se croisaient pas, tout simplement. On le sait par Lady Montaigne par exemple, une aristocrate anglaise qui voyage en pays ottoman à la toute fin du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui raconte à quel point ça l'amuse d'être voilée. Il fera conflit dans une situation de rencontre, et de rencontre inégale. Pour autant, ça ne nous dit toujours pas pourquoi, pour les musulmanes qui choisissent de se revoiler ou de se voiler, le voile est devenu à ce point un symbole de l'islam, l'image de l'islam, religion sans images.

Donc : pourquoi le voile ? Mon idée c'est que le voile n'était pas visible dans les temps passés parce qu'il était solidaire d'un régime de visibilité — pour reprendre l'expression de Foucault — ou d'un monde

visible qui, contrairement au nôtre occidental, tenait la vue en mauvaise part. Il s'en méfiait et revendiquait une ascèse perpétuelle du visible, et s'opposait en cela à notre monde, mais sans le savoir précisément, parce que ces deux mondes ne communiquaient pas. Étant entendu que l'idée qui est la mienne, c'est que notre monde occidental rend depuis très longtemps un culte à l'image.

Pour Platon, la vue est le moins mauvais des sens. D'une manière générale les sens sont méprisés, mais de tous les sens, la vue est le sens supérieur, parce qu'il est immatériel, mais surtout parce qu'il permet de voir la beauté, la plus basse des idées, mais une Idée. Dans un passage magnifique du dialogue du *Phèdre*, Socrate explique que, lorsqu'on lève les yeux vers la beauté, notre âme se souvient qu'elle a été dans le monde des Idées avant de devenir un corps. Pour être tout à fait honnête, l'exemple de beauté que prend Platon à ce moment-là c'est la beauté de l'éphèbe. On a le choix entre redevenir corps et saillir comme un chien, ou bien s'élever vers l'idée, à partir de la beauté de l'éphèbe, et se souvenir que si l'on accède à l'idée de beauté alors on peut aussi accéder, par la pensée, aux idées supérieures, par exemple l'idée du monde mathématique.

Par la suite, le christianisme reprend cette précellence de la vue, parce que la vue est ce qui conduit au mystère. À la fin du XII<sup>e</sup> siècle, un culte s'institue, que l'on appelle l'ostension de l'hostie, qui consiste à montrer le mystère des sacrements à la fin de la messe, ce qui ne se faisait pas avant. Très vite, cette ostension de l'hostie a un grand succès et les églises sont construites, si j'ose dire, comme des salles de cinéma — ou les salles de cinéma comme les églises — de manière que tout le monde puisse voir le sacrement, qui reste mystérieux. Parce qu'on a cette idée, je pense profondément occidentale, que voir renforce le mystère. Voir un mystère peut renforcer le mystère. Le mystère reste un mystère, c'est même la différence avec une énigme, le mystère est insoluble, mais du coup, l'œil peut en attester.

Toutes ces valeurs, ces valences extraordinaires de la vue, on les retrouve aussi chez Dante par exemple : c'est par la vue de Béatrice que Dante accède à sa propre œuvre, accède à Dieu — c'est pareil en l'occurrence — et chez Dante, c'est absolument platonicien. Le christianisme ne méconnaît évidemment pas le rôle que joue la vue dans la concupiscence, mais à côté la vue bonne, celle qui élève l'âme, l'emporte.

Pour l'islam, il n'y a pas vraiment de vue bonne, la vue n'est que l'aide majeure de la concupiscence. Or l'islam est une religion qui prône la

tempérance, et une volonté de ne pas s'exposer aux risques du désir, de ne pas désirer trop, de réguler le plus possible son désir pour ne pas se mettre en faute. Le Coran enjoint au fidèle et à la fidèle — il y a les deux, homme et femme, chacun un verset — de baisser les yeux en présence l'un de l'autre et de faire attention à ne pas montrer ses parties : globalement du nombril aux genoux chez l'homme, et de la tête aux pieds chez la femme — il faut bien le dire !

Quelques exemples me paraissent encore aujourd'hui très parlants. Le moucharabieh non seulement empêche que l'on voie de l'extérieur, mais empêche aussi que de l'extérieur on fasse paysage. Or la fenêtre à l'occidentale a toujours servi à cadrer un paysage, à faire paysage, elle est même inhérente à l'invention du paysage. On a promu une architecture qui transforme le paysage en géométrie et la vue en paysage.

Même opposition entre ces deux mondes dans la structure des villes. Ce que l'on oublie souvent quand on visite Florence par exemple, c'est que le plan de la ville permet à l'œil de traverser tout Florence par les rues parallèles, tout le centre-ville peut être vu d'un point. C'est exactement le même système que les Champs-Élysées, sauf que comme nous sommes habitués à des perspectives très larges, une rue étroite de Florence permet moins de constater à quel point l'idée que d'un point l'œil ne soit jamais empêché de traverser la ville, que l'on voie loin, c'est important. Dans un endroit comme la kasbah des Oudayas à Rabat, toutes les rues sont coudées parce que ce qui est important, c'est justement que l'œil soit constamment empêché, c'est de faire régner cette ascèse du regard — pour ne pas dire cette humiliation —, pour que l'œil ne voie pas loin. Un autre exemple, qui est au fond le même, le National Mall à Washington, et une rue de Fès : non seulement elle tourne, mais il y a des garçons devant les portes. Ils ont l'air de traîner mais dans les villes traditionnelles du Maghreb, c'est la fonction des adolescents d'empêcher que les touristes ne s'arrêtent un peu longuement devant les maisons et ne regardent. Et à l'intérieur d'une maison arabe traditionnelle, une fois que l'on a ouvert la porte, on tombe tout de suite sur un mur, le patio n'est pas accessible. Si bien que, si jamais la porte s'ouvre, de toute façon on ne voit rien. À comparer avec un bel appartement nîmois ou parisien, où quand l'on entre ce qu'on doit voir c'est le salon, le petit salon, la bibliothèque. On entre dans de vastes halls où le propriétaire montre tout de suite ce qu'il y a de plus beau. Là, c'est exactement le contraire. Ce ne sont vraiment pas les mêmes cultures.

Dans le registre de la spiritualité, les musulmans prient face à un mur. Face au sol, d'abord, puis ils se lèvent à un moment de la prière qui se fait debout, mais debout face à un mur qui regarde La Mecque. Ce mur s'appelle le mur de qibla. C'est ça qui est important. C'est l'équivalent du chœur dans une construction chrétienne. Si un musulman doit prier en plein désert, en plein rue, hors d'une mosquée, ça n'a aucune importance, la mosquée n'est pas un lieu sacré. Il trace la qibla, avec n'importe quoi, un crayon, une branche d'arbre, et il limite son champ visuel à cette qibla, qui peut être purement abstraite. Mais il y a une limite du champ visuel. Et quand on a la possibilité de limiter vraiment le champ visuel, on en profite, on prie face à un mur.

Les chrétiens prient face à l'infini de l'hôtel, mais pour parvenir à cet infini, ils prient face à une profondeur, qui elle-même se donne dans la transparence du vitrail, qui lui-même prend sa lumière de la lumière à la fois divine et naturelle, avec une confusion perpétuelle — par ailleurs très intéressante parce qu'en fait, c'est une vraie fausse confusion, si je puis dire. Dans tout ce que Saint Thomas d'Aquin écrit de la matière ciel, il n'y a absolument aucun lien entre la lumière météorologique, la lumière solaire, et la lumière divine. Il n'empêche que la confusion est constamment entretenue. Lorsque la lumière solaire traverse le vitrail bleu, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, on a l'impression — platonicienne — d'accéder à une spiritualité, alors même que l'on sait bien que d'un côté c'est un astre et que de l'autre c'est Dieu. Le monde céleste divin n'est pas illuminé par le soleil, ça va de soi si on y réfléchit, et les chrétiens le savent parfaitement. Mais ils jouent constamment de l'ambivalence.

En politique, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, la souveraineté, dans ce qu'elle a de plus mystérieux, se donne parce qu'elle est vue. Il y a les salles du trône et tout ce qui va avec : tout est fait pour qu'on voie le roi du plus loin possible, et d'une certaine façon, plus on le voit, plus il est mystérieux, parce que plus le mystère du pouvoir est enfermé en lui. Mais ça va quand même déboucher sur l'idée d'une transparence. Le Reichstag, reconstruit par Foster — l'architecte du Carré d'art, à Nîmes — avec sa magnifique coupole, en est un très bel exemple. C'est un pur symbole de la transparence. Dans la coupole, en fait, il y a des touristes. On ne peut donc pas dire que l'on voit les députés en train de travailler, mais il y a quand même l'image que le lieu du pouvoir est un lieu entièrement inondé de transparence.

Inversement, le lieu du pouvoir dans le monde arabe est traditionnellement un lieu absolument opaque. Il en est de même aussi dans beaucoup d'autres mondes : ce qui est frappant dans la Cité interdite, ce sont ses murailles. Mais pour m'en tenir au monde arabe, le lieu du pouvoir est encore aujourd'hui un lieu absolument opaque. Le sultan du Maroc a un palais par ville, à peu près, et il est très difficile de savoir dans quel palais il se trouve. Dans chaque grande ville il y a une muraille, et les Marocains se disent : est-il dans notre ville ? Cela se sait parce qu'il y a des sirènes de voitures, la presse le dit, mais le dit à bas bruit, et puis ce n'est pas toujours vrai, il y a des leurres. Il y a quand même encore aujourd'hui l'idée qu'on ne sait pas où il est. Il est à l'intérieur de palais, à l'intérieur de cours, qui sont elles-mêmes à l'intérieur de murailles, et toute la puissance d'un sultan traditionnel comme le sultan du Maroc — l'un des derniers sultans traditionnels — se joue sur cette opacité. Ce sont donc des constructions complètement différentes.

Bien entendu il n'y avait pas d'images, et nous ne savons pas à quel point il n'y avait pas d'images. On voit pourtant des expositions d'art musulman, de miniatures. Il existe dans les bibliothèques ou chez nous des livres sur l'art musulman, richement illustrés, donc on se dit : mais il y a des images. En fait dans les livres intitulés Art musulman, il y a toutes les images produites, elles tiennent toutes en un livre, globalement. Et elles viennent toutes du même endroit, de Perse, avec quelques extensions de la Perse. Mais au Maghreb par exemple, pendant des siècles, on pouvait naître et mourir sans jamais avoir vu une image. Ce sont fondamentalement des civilisations sans images, dans leur immense majorité. Les images qu'on nous montre aujourd'hui, outre qu'il y en a extrêmement peu, sont dans des livres fermés qui sont chez des gens. Seul le propriétaire du livre les voit. Comparez cela au statut des images dans l'Occident chrétien, où l'on voit des images à l'Église, dans son missel. On sait qu'il y a des éditions très populaires, très peu chères, des livres de colportage qui sont abondamment illustrés. Chez les gens les plus pauvres il y a des images pieuses. On est dans un monde d'images depuis toujours, depuis la constitution du monde occidental, européen. C'est un monde d'images.

Ce monde opaque, ce monde qui se méfiait des images, qui s'était entièrement organisé pour trouver son plaisir ailleurs que dans les images, dans le visible, s'est effondré, n'existe plus. C'est encore au Maroc qu'il est probablement le mieux conservé, et sans doute aussi en Arabie Saoudite mais dans de tout autre circonstances. Il s'est effondré à un moment assez



précis, quand la photographie est arrivée. Cela ne s'est pas fait sans peine. La photo a été inventée en 1839, elle arrive dans le monde musulman par les colons, et ensuite surtout par les chrétiens d'Orient qui ouvrent les premières boutiques de photographes, d'abord pour photographier les communautés chrétiennes. Il s'en ouvre quelques unes à Beyrouth ou au Caire, pour photographier les communautés maronites, les communautés coptes, qui se laissent un peu photographier parce qu'elles ne voient pas d'inconvénient à avoir des images. Les musulmans ne trouvent pas ça très bien, puis finalement ils commencent à trouver que c'est extraordinaire d'avoir des photos. Très vite le pouvoir y voit un moyen fantastique de s'exercer, et au cours du XX<sup>e</sup> siècle il décide — ce qui est quand même assez extraordinaire — que la photo n'est pas une image, parce qu'elle ne crée pas un être, elle ne fait que le reproduire. C'est le grand mufti d'Égypte qui est chargé de faire cette construction intellectuelle et qui décide que la photo du chef, si elle est bien prise, on peut considérer que ce n'est pas une image. À partir de là, c'est la porte ouverte à la photographie, puis au cinéma — il y a d'énormes cinémas traditionnels dans les pays musulmans, notamment égyptiens — puis la télévision, puis internet. Par ailleurs les cités ont été pas mal détruites.

Il faut dire les choses comme elles sont, la mondialisation c'est la mondialisation occidentale, et la mondialisation est aussi une mondialisation des images. J'ai décrit deux régimes de visibilité, mais au moment où je parle il n'y en a plus qu'un, c'est le nôtre.

Mon interprétation et je conclurai là-dessus, c'est que cette histoire de voile, c'est le moyen pour intervenir — de façon souvent très agressive d'ailleurs — dans le seul régime de visibilité qui reste, le régime iconique, et même iconolâtre, en rappelant qu'il y a une alternative, mais en faisant image. C'est donc un système assez pervers où on fait image du refus des images. Malheureusement, la suite m'a donné raison, parce que la manière dont, actuellement, les fanatiques de Daech se filment en train de détruire des images, c'est bien pour créer des images de destruction d'images. Le voile ne fonctionne pas exactement comme ça, il fonctionne plutôt comme ce que j'appelle un fossile vivant. Dans ce monde sans images que j'ai essayé de décrire, dans ce monde où la vue était restreinte, le voile ne se voyait pas. C'est pour ça qu'il n'est vu que par les Occidentaux. Il était d'abord couleur de mur. Quand on voit une femme entièrement voilée en noir, probablement pas du tout comme l'était son arrière-grand-mère — selon toute probabilité maghrébine, donc voilée en blanc, pas en noir —

quand on la voit ici, on ne voit qu'elle. Le voile est maintenant un manifeste, le voile se voit et il se voit au nom d'un monde où il était fait pour ne pas se voir.

*Question sur la couleur du voile : pourquoi noir et pas blanc ?*

Au Pakistan ou en Afghanistan ce sont plutôt des teintures bleues. Mais en Arabie Saoudite, il est généralement noir effectivement, je pense que c'est une tradition. Ce sont les capitaux d'Arabie Saoudite, entre autres, et les capitaux liés au wahhabisme qui ont les télévisions et qui financent le fondamentalisme. Or ce voile est un voile fondamentaliste, il affiche une extrême religiosité. Fondamentaliste ne veut pas dire terroriste. Or le fondamentalisme sunnite aujourd'hui, tel qu'il se présente depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle, est essentiellement le fondamentalisme wahhabite qui n'est absolument pas dans la tradition du Maghreb, et particulièrement pas du Maroc, mais c'est celui qui a l'argent, et qui communique. Du coup, quand les jeunes femmes reviennent au voile, l'image qu'elles ont, ce sont des images de l'Arabie.

Je pense qu'il y a deux autres raisons. Ces femmes, quand elles décident de se voiler, surtout de se voiler comme ça, ne sont pas du tout dans une démarche néo-traditionaliste mais dans une démarche de rupture par rapport à leur famille, elles font ça aussi très certainement pour embêter leurs parents et très certainement avec des résultats tout-à-fait satisfaisants. Et puis je suis convaincu que la troisième raison, et elle est très importante, c'est que nous, nous sur-réagissons au voile noir parce qu'on a peur du noir : pour nous c'est la couleur du deuil, de la mort, du mystère qui fait peur etc., ce qui n'est pas spécialement le cas en Orient. Et il y a un côté gothique dans ce voile dont elles jouent. Il y a un côté ombre noire, c'est bien plus cinématographique, bien plus hollywoodien, bien plus kitsch, bien plus gothique que si elles portaient le voile de leurs arrière-grand-mères. Ça ne les tentent pas du tout de porter le voile de leurs arrière-grand-mères. Le voile noir est beaucoup plus photogénique, ça fait peur, et d'ailleurs, ça marche, et ça marche pour des raisons complètement occidentales. Ceci étant, elles sont très minoritaires.

*Question sur l'ouvrage de Germaine Tillion, Le harem et les cousins*<sup>7</sup>

La thèse de Germaine Tillion est très importante et très largement convaincante. Elle ne termine pas la question, notamment parce qu'elle tient très peu compte des facteurs religieux. Elle rappelle à juste raison que dans le pourtour méditerranéen, assez vaste, les femmes sont voilées : Corse, Roumanie, France du Sud etc., ou au minimum ont des fichus, elles ne montrent pas, ne montraient pas leurs cheveux. Mais elle ne cite pas Saint Paul, dans mon souvenir en tout cas, alors qu'il y a aussi une tradition chrétienne.

Je me suis rendu compte en écrivant ce livre que c'est très difficile de savoir au fond ce qu'on appelle voile. Il y a une sorte de ressenti du voile, par exemple on en exclut les hommes alors qu'il y a un voilement masculin qui a ses traditions. Le voile masculin est lié à de très grandes légendes grecques antiques. Il ne faut jamais oublier que le voile est d'abord une pièce du vestiaire, qu'on a surdéterminée et qu'on continue de surdéterminer. Il n'y avait pas de symbolique du voile, à ma connaissance du moins, chez les Grecques ni chez les Romaines, ni chez les Juives — et là c'est attesté dans la Bible. S'il y a voile c'est un voile masculin. Le voile que met le rabbin pour prier est-il un voile ?

Il y a trois mentions de voile dans l'Ancien Testament. La première, quand Rebecca arrive pour se marier : « À la vue de son mari, elle saisit un voile dans ses bagages et elle se voile » dit la Bible. Ce qui veut dire qu'elle a traversé toute la Judée avec une caravane de chameaux et plein d'hommes pour retrouver Isaac, sans être voilée. L'autre grand exemple, toujours dans le Pentateuque dans l'Ancien Testament, c'est une femme qui se voile au moment où elle doit se prostituer. Mais en fait le texte est ambigu. Elle veut se prostituer à une personne en particulier, son beau-père, dont elle veut un enfant parce que ses deux maris successifs qui étaient frères sont morts. Par piété elle veut un enfant d'un homme de la tribu à laquelle elle a été mariée, et il ne reste plus que son beau-père, qui n'a manifestement pas très envie de le lui faire. Alors est-ce pour le tromper, ou est-ce parce que les prostituées se voilent ? La troisième mention se trouve dans le Cantique des cantiques, le voile est transparent.

Manifestement, le voile n'est pas un truc biblique. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne se protège pas de la poussière par un voile. C'est encore le meilleur moyen de se protéger de la poussière mais là, il est mixte.

---

<sup>7</sup> G. Tillion, *Le harem et les cousins*, Paris, Seuil, 1966.

*Question sur le voile comme symptôme de l'irruption de l'image dans le monde musulman*

Je dirais même, en forçant un peu le trait, que c'est un symptôme au sens pathologique du terme. Parce que c'est un symptôme qui vient très tard. La crispation sur le voile — des deux côtés — a une quarantaine d'années aujourd'hui, c'est très récent. C'est vraiment une formation réactionnelle, un symptôme en ce sens aussi, je crois. En même temps, c'est une façon d'agir, comme souvent le symptôme. Et puis c'est aussi une façon d'exister dans notre monde, parce qu'on n'y existe pas sans image.

*Question sur le lien entre ce refus de l'image et l'exhibition de la dimension sexuelle dans nos sociétés, le dévoilement du phallus*

Ceci me paraît très riche de sens, et — tel que je l'entends — un peu contradictoire. Mais il est possible que le voile soit constitué d'une contradiction. J'entends deux choses : d'une part l'idée très classique, explicite, conscientisée, que le voile est une alternative aux nudités occidentales. C'est ce que ces femmes disent, ce que disent leurs maris, pas toujours de façon absurde : il y a quand même de temps en temps de la politique ou de la sociologie. Quand on essaie de nous faire grimper aux rideaux sur cette affaire de voilement des étudiantes, alors que certaines étudiantes sont quasiment dénudées, aller s'en prendre à des étudiantes qui sont un peu trop voilées, de qui se moque-t-on ? Une réaction consiste à dire que les musulmanes qui refusent cette marchandisation sont des bigotes, c'est un aspect.

Là où je vois une antinomie, c'est de parler du voile mis sur le phallus. Du coup, il faudrait penser à une phallicisation de la femme. Si j'étais psychanalyste, c'est peut-être ce que je dirais. Je ne le suis pas, donc je ne vais pas m'aventurer trop longtemps dans cet appareil conceptuel que je maîtrise mal. Ce n'est pas le phallus ici qui est voilé, c'est bien la femme. C'est vrai que tout d'un coup le pivot symbolique de cette religion se trouve être le corps voilé de la femme, alors que ça ne l'a jamais été... Oui, on peut peut-être parler d'une forme de phallicisation de la femme voilée.

*Question sur la phallocratie des trois religions monothéistes*

Je ne peux évidemment qu'être d'accord. Je trouve pour autant pas inintéressant, et c'est très compliqué, de regarder ce qu'une religion soutient, autorise, et d'essayer de déterminer, même si c'est très difficile et parfois impossible, la relation entre une société et sa religion. Globalement,

il n'y a pas que la phallocratie et il n'y a pas que les textes. Si l'on met en regard les textes phallocrates chrétiens et le Coran, on se rend compte que le Coran est très nettement moins phallocrate. Mais si l'on met en regard, au XVII<sup>e</sup> siècle par exemple, avec des critères comme la mixité, le sort des femmes dans une ville comme Nîmes et dans une ville comme Fès — pour comparer deux villes de taille à peu près comparable : à Nîmes, des différences de toutes sortes existent entre les hommes et les femmes, il n'empêche que c'est mixte, elles sortent dans la rue, elles vont au marché, elles parlent, elles vont au théâtre etc. À Fès à la même époque, quand ce ne sont pas des paysannes, elles naissent et meurent dans un harem dont elles ne sortent jamais. Ce n'est pas exactement la même histoire.

Au départ, effectivement, le texte religieux, le Coran, est nettement moins phallocrate. À mi-parcours, il s'est institué avec ce texte religieux — ce n'est pas par, mais ce n'est pas non plus parallèlement, parce que c'est une civilisation religieuse, le mot juste est extrêmement difficile à trouver — une civilisation où la part des femmes est infiniment moindre que celle des femmes dans la civilisation du sud de la France au XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple. En prenant des critères de mixité, mais non pas des critères juridiques. Juridiquement, la femme française au XVII<sup>e</sup> siècle n'a aucun bien à elle, et encore elle est riche par rapport à la femme anglaise dont l'héritage lui passe complètement à côté. La femme musulmane a son bien et restera propriétaire de son bien, garanti pendant toute sa vie, auquel le mari ne peut pas toucher, c'est le contraire de la dot. Une Française pour se marier arrive avec une dot qu'elle donne à son mari. La Marocaine, c'est le mari qui donne pour l'avoir et il ne touche pas à la dot, dont elle peut faire ce qu'elle veut. La Marocaine peut s'adresser à la justice, la française ne peut pas ou très difficilement, elle doit passer par des hommes.